

Revue de Philologie

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE
ANCIENNES

TROISIÈME SÉRIE

publiée sous la direction de

A. ERNOUT ET P. CHANTRAINE
PROFESSEUR HONORAIRE PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES
AU COLLÈGE DE FRANCE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
MEMBRES DE L'INSTITUT

*Publiée avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique*

ANNÉE ET TOME XXXV
(87^e de la collection)

FASCICULE II
1961

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, rue de Lille
PARIS

Bibliothèque Maison de l'Orient



145950

REVUE DE PHILOGIE

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

La plus ancienne revue française consacrée aux langues, aux littératures
et à l'histoire de l'antiquité classique

Fondée en 1845, par Léon Rénier

L'ensemble de la publication comprend 3 séries :

Première Série : 2 vol. 1845-47, avec planche.

Nouvelle Série : 50 vol. annuels (1877-1926) publiés avec la *Revue des Revues* et publications d'Académies relatives à l'Antiquité classique et la *Revue des Comptes rendus d'ouvrages relatifs à l'Antiquité classique* (programme actuellement repris par l'*Année philologique*).

Troisième Série : commencée en 1927, sous la direction de P. Jouguet et A. Ernout. — A. Ernout et P. Chantraine à partir de 1950.

TOME XXXV. — FASCICULE 2

SOMMAIRE

	Pages
M. LEJEUNE. — Essais de philologie mycénienne, VII	195
J. et G. ROUX. — A propos de Platon, réflexions en marge du <i>Phédon</i> , 62 b, et du <i>Banquet</i>	207
J. PRÉAUX. — Un nouveau mot latin : l'adjectif <i>nugulus</i>	225
J.-P. BOUCHER. — Properce, II, 13, 1-2	232
J. VIARRE. — Palatium « Palais »	241
J. TAILLARDAT. — Προθαλιων et προθαλισκος (Ag., <i>Thesm.</i> 291)	249
G. STÉGEN. — Trois notes de lecture	251
Notes et Discussions : A. ERNOUT : Tacite, <i>Annales</i> , 1, ed. E. KOES- TERMANN	254
— P. CHANTRAINE : D. L. PAGE, <i>History and the Homeric Iliad</i>	259
Bulletin bibliographique	264
Derniers ouvrages reçus	356

Conditions de Vente

Pour les volumes non épuisés :

Années antérieures au Tome XXXVI (1962), l'année : 35 N F — Étranger : 7 \$

Abonnement au Tome XXXVI de la 3^e Série : France : 30 N F — Étranger : 6 \$

N.-B. — Le prix français pourra être soumis à révision en fonction du niveau des prix intérieurs.

Messieurs les Abonnés peuvent acquitter dès maintenant le montant de leur abonnement au Tome XXXVI à la

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK - C. C. P. : PARIS 734-94.

Respectueux hommages
Jeanne et Georges Rey

Venezies 15 I 62

A PROPOS DE PLATON :

RÉFLEXIONS EN MARGE DU *PHÉDON* (62 b) ET DU *BANQUET*

I

PHÉDON 62 b. Φρουρά : GARDERIE OU GARNISON?

Socrate va mourir. Bien loin de redouter cette suprême épreuve, il dit sa conviction de se trouver sur le seuil d'une existence nouvelle, plus heureuse, plus vraie. Aussi, non sans malice, prie-t-il Cébès d'inviter de sa part le sophiste Événos à le suivre au plus vite dans ce monde meilleur, accueillant au Sage. Événos, toutefois, ne pourra recourir au suicide que réproue la loi morale.

Cébès alors s'étonne : si la mort est le principe d'une grande félicité, comment justifier cette interdiction faite à l'homme de se la donner à lui-même, à l'heure qui lui convient? A première vue, cela paraît inexplicable, répond Socrate. Mais l'explication existe. Elle est contenue dans cette formule secrète (ἐν ἀπορήτοις) : les hommes sont ici bas ἐν τινι φρουρᾷ et nul n'a le droit de s'en affranchir (ἐκ ταύτης λύειν) ni de désertier (οὐδ' ἀποδιδράσκειν). L'humanité est l'une des propriétés des dieux (ἐν τῶν κτημάτων τοῖς θεοῖς). Que dirait Cébès si les êtres qui lui appartiennent, bétail ou esclaves, jugeaient bon de se donner la mort sans consulter leur maître?

Le terme de φρουρά peut être interprété de plusieurs façons. Dans le *Gorgias* (525 a), il désigne le lieu de pénitence où sont gardées les âmes injustes : c'est un δεσμοκτήριον, une prison. Mais toute idée de séjour punitif est étrangère à notre passage du *Phédon*, et cette signification a été à juste titre écartée¹.

En traduisant le mot par *praesidium et statio*, poste de garde, Cicéron songeait à une comparaison militaire²; mais celle-ci semblait s'accorder assez mal avec la suite du texte, où Platon assimile l'humanité à un κτήμα des dieux, à un troupeau qui est leur propriété. Aussi, pour sauvegarder la cohérence du passage, A. Espinas voulut-il démontrer que φρουρά signifiait ici « non poste, ni prison, mais parc, enceinte sacrée, enclos du divin pasteur »

1. A. Espinas, Du sens du mot φρουρά, *Phédon 62 b*, *Archiv für Philosophie, Geschichte der Philosophie*, 1, 1894-1895, p. 449-454; de même J. Burnet et L. Robin dans leurs éditions du *Phédon*; id. P. Louis, *Les métaphores de Platon*, p. 172-173.

2. Cicéron, *De Senectute*, 20, 73; *Somnium Scipionis*, 3, 10.

où serait enfermé le troupeau humain pour la durée de son séjour terrestre¹. Cette démonstration fut accueillie favorablement par les éditeurs et commentateurs du *Phédon*. Ainsi, J. Burnet et E. Robin traduisent φρουρά par « in ward », « garderie », le second ajoutant toutefois dans une note : « sens incertain. D'après toute la suite, c'est un lieu où est gardé un bétail humain... Par contre, *poste de garde* (Cic., *De sen.* 20, 73 ; *Somn. Scip.* 3, 10) convient mal au contexte ».

A relire le passage en litige, il nous apparaît cependant que la traduction de Cicéron est la plus fidèle au texte grec. A notre avis, les mots φρουρά et κτήμα ne développent pas une seule et même image, comme l'a cru A. Espinas ; Platon recourt à deux images différentes, successives, la seconde exprimant la même idée que la première, mais avec beaucoup plus de force : à savoir que l'homme n'a pas le droit de déterminer lui-même, par un acte de son libre-arbitre, la durée du temps qu'il doit passer sur la terre.

Remarquons d'abord que le sens ici attribué à φρουρά, parc, enclos, garderie, ne peut s'autoriser d'aucun autre exemple. Il est, en fait, extrait du contexte même, pour les besoins de la cause et en vertu d'une véritable pétition de principe : on suppose qu'il existe un rapport logique entre la φρουρά et les κτήματα que, croit-on, elle enferme ; puis, comme ces deux mots, dans leur acception usuelle, ne permettent pas d'établir ce rapport qu'on avait d'abord supposé, au lieu de renoncer à l'hypothèse, on donne arbitrairement à φρουρά le sens — étymologiquement plausible, mais nullement attesté — dont on a besoin pour la justifier. En bonne méthode, on ne peut doter un mot d'une signification exceptionnelle que si les significations attestées par l'usage sont formellement exclues par le contexte, si elles doivent aboutir à une absurdité dans la traduction. Ce n'est pas le cas de φρουρά dans le *Phédon*.

Le mot appartient essentiellement au vocabulaire militaire. Pour un Athénien contemporain de Socrate, de Platon, de Démosthène, il évoquait même une réalité précise : le *service de garnison* que les citoyens étaient tenus d'assurer, lorsqu'il en était besoin, dans les φρούρια, les forteresses qui jalonnaient les frontières de la cité ou en gardaient les côtes². Parmi les auditeurs du philosophe, tout Athénien en âge de porter les armes avait dû, à un quelconque moment de son existence, tel le cavalier Mantithéos défendu par Lysias (XVI, 18), répondre à une convocation de mobilisation et quitter momentanément son foyer, sa famille, pour aller effectuer dans les forts de Panacton, d'Éleuthères, de Rhamnonte, de Phylè, du Sounion, un séjour plus ou moins prolongé, dont la durée, fixée par une autorité supérieure, ne pouvait être abrégée au gré de chacun. Ce service de garnison, n'était-ce point la claire image de la destinée de l'âme, temporairement exilée dans la φρουρά terrestre, loin de son lieu de séjour naturel, et pour une

1. Cf. p. 207, n. 1. Ainsi, E. Des Places, *Pindare et Platon*, p. 110 ; P.-M. Schuhl, *L'œuvre de Platon*, p. 93.

2. Démosthène, LIV, *Contre Conon*, § 3 : φρουρᾶς προγραφείσης (à Panacton) ; Lysias, Pour Mantithéos, XVI, 18. Cf. Liddell-Scott-Jones, s. v., II.

durée qu'a déterminée la providence divine? Oui, pense Platon, la formule des mystères est pleine de sens : l'homme est ici bas en service commandé, comme un citoyen dans sa garnison, et nul n'a le droit d'abandonner le service (ἐκ τάξεως λύειν) ou de désertier (ἀποδιδράσκειν), en s'en allant avant l'heure où, selon la formule des Stoïciens, Dieu donne le signal de la retraite (ὥς ἂν ὁ θεὸς σημήνη τὸ ἀνακλητικόν).

Cette première image, évoquée par le mot φρουρά, est une variante expressive, adaptée aux besoins du dialogue, d'une image pythagoricienne toute voisine, celle de la τάξις, du poste de combat assigné à l'homme ici-bas par les dieux¹. Mais Platon en éprouve tout aussitôt l'insuffisance : la soumission du libre citoyen aux lois de la cité, à la discipline — toute relative, s'il faut en croire Démosthène² — du service de garnison, ne donne qu'une faible idée de la dépendance absolue qui est celle de l'homme envers les dieux. Ceux-ci disposent de nous (τὸ θεοῦς εἶναι ἡμῶν τοὺς ἐπιμελουμένους); nous sommes leur propriété, leur troupeau, leurs esclaves. Et cette seconde image, celle du troupeau des dieux, se substituant à la première, celle de la φρουρά, donne au raisonnement plus de force : l'homme, qui ne s'appartient pas, ne saurait, par le suicide, mettre lui-même un terme à une existence qui est le bien des dieux.

Ces successions de métaphores, de comparaisons, pour exprimer les divers aspects d'une même idée n'ont rien qui doive surprendre : elles sont caractéristiques de Platon, de son style poétique, animé par une riche imagination. On en trouverait un bel exemple, entre bien d'autres, dans ce passage du *Phèdre* où sont dépeintes les approches de l'amour (251-252) lorsque l'âme, stimulée par des émotions contradictoires, impatiente de prendre l'essor, sent des « plumes » pousser à ses « ailes » : ces plumes qui poussent, dit Platon, font à l'âme la même impression que les dents qui veulent percer (251 c), que la pluie et le soleil abreuvant et réchauffant une terre durcie par l'hiver (*ibid.*), que des aiguillons s'enfonçant dans la peau (251 d), que le pouls battant au poignet (*ibid.*). L'incohérence voulue des images traduit les incertitudes de l'âme déroutée par un sentiment nouveau qui, paradoxalement, associe plaisir et douleur. De même, le célèbre mythe du *Phèdre* compare d'abord l'âme à un attelage ailé guidé par un cocher (ἡνίοχος, 246 a), qui se transforme en pilote (κυβερνήτης, 247 c) et redevient cocher (248 a) bien que son char soit entraîné « immergé », « sous l'eau » (ὑποβρύχια, *ibid.*), qu'il « émerge » et qu'il « coule ». Le mélange des deux images, hippique et nautique, s'explique probablement par certaines représentations peintes et sculptées du char d'Hélios, que Platon devait avoir présentes à l'esprit en écrivant son mythe : ces représentations astrales vont se multipliant dès la seconde moitié du v^e siècle, sous l'influence de la philosophie d'Anaxagore, et tout spécialement dans l'art de Phidias³. Ainsi, au Parthénon, sur la métope XIV du côté est, voit-on le char d'Hélios

1. E. Küstermann, *Statio principis*, *Philologus* 87, 1932, p. 358-368 ; 430-444.

2. Démosthène, LIV, *Contre Conon*, § 3-6.

3. J. Marcadé, *Hélios au Parthénon*, *Monuments Piot*, 50, 1958, p. 11-47.

sortir de la mer que symbolisent un oiseau aquatique et un poisson se jouant près de l'essieu. Dans l'angle sud du fronton oriental, le torse puissant d'Hélios, ses chevaux jusqu'à l'encolure, émergent d'un lit de vague marine, et cette admirable illustration plastique du mythe en explique les ambiguïtés apparentes. Comme il advient souvent chez Platon, une œuvre d'art suggère l'image initiale que le philosophe exploite ensuite avec les ressources de son génie.

II

L'ÂGE DU POÈTE AGATHON A L'ÉPOQUE DU « BANQUET »

Sous l'archontat d'Euphémios, en l'année 417-416 avant notre ère, le poète Agathon présentait au public athénien sa première œuvre dramatique et remportait à cette occasion le premier prix au concours de tragédie. Devant une grande affluence, en compagnie de ses choreutes, il célébra selon l'usage le sacrifice de la victoire et, le lendemain, réunit dans sa maison quelques amis choisis pour fêter avec eux son éclatant succès. Cette réunion, les propos échangés par les convives sur le thème d'un éloge de l'Amour forment, on le sait, le sujet du *Banquet* de Platon.

Quel âge avait Agathon à l'époque de ce *symposion* mémorable? Seules de menues brindilles de son œuvre dramatique ont surnagé jusqu'à nous : huit titres de pièces, moins de quarante vers¹. Dans ces conditions, le problème que nous nous proposons d'étudier serait sans grand intérêt s'il concernait le seul Agathon. Mais le poète eut la chance de pénétrer dans le monde des dialogues de Platon, recouvrant de ce fait une célébrité qui risquait fort de sombrer dans l'oubli avec le naufrage de ses tragédies. Or, dans le *Protagoras*, où figure Agathon comme auditeur muet, dans le *Banquet* dont il est l'hôte, les personnages ne sont pas de simples noms ; Platon les voit comme des êtres bien incarnés, avec un âge déterminé. Cet âge, même lorsqu'il n'est pas explicitement indiqué, dicte le comportement de chacun², le ton des propos qu'il tient et des propos qui lui sont adressés ; bref, il contribue à créer une certaine atmosphère. Le lecteur s'expose à méconnaître bien des intentions du philosophe s'il ne fait l'effort de se représenter les interlocuteurs d'un dialogue dans leur réalité concrète, avec l'âge que Platon leur assigne à la date à laquelle est censé se dérouler leur entretien. De ce point de vue, il n'est pas sans intérêt de se demander quel âge avait Agathon en 417-416, lorsqu'il fêtait son premier succès.

La tradition nous fournit deux repères seulement : Athénée (*Banquet des*

1. Le poète Agathon revit sous la plume de P. Lévêque, *Agathon* (Annales de l'Université de Lyon, 3^e section, Lettres, fasc. 26). Toutes les références utiles se trouvent réunies dans cet ouvrage.

2. Ainsi dans le *Lachès* (181 d), Socrate laisse parler les premiers Lachès et Nicias parce qu'ils sont tous deux plus âgés que lui. Il est instructif à cet égard de comparer le ton de Socrate s'adressant au jeune Alcibiade (*Premier Alcibiade*), puis à Alcibiade déjà mûr (*Banquet*).

Sophistes, 217 a-b) situe sous l'archontat d'Euphémios la première victoire du poète et par conséquent la scène du *Banquet*. Au III^e siècle de notre ère encore, Élien rapporte en ses *Histoires diverses* (XIII, 4) qu'Agathon, âgé d'environ quarante ans, τετταράκοντα ἐτῶν που γεγονότα, se trouva le voisin d'Euripide lors d'un banquet à la cour du roi de Macédoine, Archélaos. Comme Euripide prodiguait au quadragénaire Agathon les marques d'une vive tendresse, Archélaos s'en étonna : « Chez les beaux hommes, répondit le tragique, le plus bel âge n'est point seulement le printemps, mais aussi la mûre saison : οὐ γὰρ μόνον τὸ ἔαρ τῶν καλῶν κάλλιστον, ἀλλὰ καὶ τὸ μετόπωρον. »

Divers recoupements historiques conduisent à placer le séjour d'Euripide à la cour de Macédoine entre les années 408 (au plus tôt) et 406 (date de sa mort)¹. Il est aisé d'en déduire qu'Agathon, quadragénaire en 408-406, naquit aux environs des années 448-446. Il s'ensuit qu'il avait entre quatorze et seize ans vers 432, date présumée de la scène du *Protagoras*. Or, dans ce dialogue, Platon appelle justement Agathon un *μειράκιον*, confirmant apparemment le calcul précédent. Par conséquent, à l'époque du *Banquet*, en 417-416, Agathon avait environ trente-deux ans ou, au minimum, trente ans bien sonnés. Telle est la conclusion à laquelle aboutissent à l'unanimité les biographes d'Agathon, suivis par L. Robin dans la substantielle introduction qu'il a écrite au *Banquet* pour la collection des Universités de France.

Le *consensus* d'autorités si nombreuses emporterait la conviction s'il ne lui manquait un suffrage : celui de Platon, dans le *Banquet* justement.

Une remarque préliminaire s'impose. Le témoignage d'Athénée et celui d'Élien sont de valeur très inégale. Le premier paraît digne de foi : « La mention du nom de l'archonte », écrit P. Lévêque, « paraît indiquer qu'Athénée a puisé ce renseignement dans quelque didascalie, ce qui semble une garantie d'exactitude² ». Quant à Élien, la nature de son œuvre, collection de « mots historiques » et d'anecdotes à effet, invite à soumettre ses allégations à une prudente critique : « il faut évidemment se méfier d'un tel auteur et ne point accorder à ses dires une confiance excessive. Nous devons donc examiner, pour chaque récit en particulier, si nous pouvons lui donner créance³ ». Nous allons, en conséquence, aborder le problème selon la méthode suivante : écartant provisoirement l'anecdote d'Élien et tenant pour assurée la date de 417-416 fournie par Athénée, nous demanderons d'abord aux contemporains d'Agathon, Aristophane et Platon — les mieux placés pour le connaître — comment ils voyaient le poète en l'année 417-416, date de son premier succès au théâtre, et encore en l'année 412-411, lorsqu'il servait de cible — rançon d'une célébrité neuve — aux quolibets de la comédie dans les *Thesmophories*. Était-ce sous les traits d'un homme déjà mûr ou d'un tout jeune auteur précocement caressé par

1. On trouvera un clair exposé de la question dans P. Lévêque, *Agathon*, p. 28-31.

2. *Ibid.*, p. 56. Ajoutons que ce renseignement nous est fourni dans le cours d'une discussion détaillée concernant la chronologie des *Banquets* de Platon et de Xénophon. Il semble donc digne de foi.

3. *Ibid.*, p. 22.

la gloire? Si leur témoignage est en désaccord avec celui d'Élien, nous tenterons d'apprécier laquelle de nos sources mérite notre confiance.

Les textes sont très clairs pour qui veut bien les considérer en eux-mêmes; seule, dans sa trompeuse précision, l'anecdote d'Élien peut détourner l'esprit d'en reconnaître le sens. Interrogeons d'abord l'auteur du *Banquet*.

* * *

198 a. Le discours d'Agathon s'achève par une étincelante péroraison. C'est un tonnerre d'applaudissements. L'assistance unanime s'extasie ὡς πρεπόντως τοῦ νεανίσκου εἰρηκότος καὶ αὐτῷ καὶ τῷ θεῷ. N'est-il pas déconcertant d'entendre appeler νεανίσκος un poète ayant passé la trentaine? Pour justifier le mot, on l'a chargé d'allusions au physique efféminé d'Agathon, à son caractère, à la nature de ses relations avec son amant Pausanias. Certes, nous entendons bien que Platon n'a pas choisi ce diminutif sans une légère intention satirique: peau blanche et teint de fleur, beauté blonde, beauté de fille, le « petit jeune homme » n'en a pas moins fait preuve d'une belle assurance tout au long de son morceau de bravoure. Supposons qu'Agathon soit vraiment un νεανίσκος, qu'il ait... disons vingt ans¹. Alors, le terme dont Platon le désigne traduit tout au plus cette ironie souriante, animée d'amicale indulgence, qu'il témoigne si souvent aux plus jeunes de ses personnages dans le cours de ses dialogues. Il s'amuse ici du contraste entre une jeunesse encore dépourvue d'apparence virile et un caractère qui affirme sa prétention à l'autorité. Agathon aurait-il trente-deux ans? En ce cas, νεανίσκος n'exprime plus qu'une raillerie assez pesante, d'autant plus désobligeante qu'elle serait décochée contre l'hôte lui-même et, nous semble-t-il, tout à fait hors de propos dans cette atmosphère du *Banquet* toute d'allégresse, d'élégance intellectuelle et de fine courtoisie.

Cette impression est confirmée par un second passage du dialogue, où se trouve une autre allusion dépourvue d'ambiguïté à la jeunesse d'Agathon.

223 a. Alcibiade vient d'achever son admirable éloge de Socrate. A ce long monologue plein d'humour, d'affection, d'émotion contenue, Platon fait succéder, avec ce sens aigu qu'il a des exigences dramatiques de l'œuvre, une scène emportée par un vif mouvement de verve comique. Alcibiade, amoureux exclusif, ne s'est-il pas traitreusement glissé entre Agathon et Socrate à seule fin de les séparer? Mais on a lu dans son jeu! On se chahaille! Socrate invite Agathon à venir se placer à sa droite; de la sorte, c'est lui, Socrate, qui va se trouver entre Alcibiade et Agathon. Alcibiade supplie: « laisse à tout le moins Agathon s'installer entre nous deux! ». Mais Socrate

1. J. Pouilloux nous fait observer que, dans les inscriptions relatives aux gymnases, les νεανίσκοι représentent la classe supérieure des jeunes hommes (vingt ans), au-dessus de celle des ἐφηβοί (dix-huit ans). Il est possible que Platon prenne ici le mot dans son sens « technique », en ce cas dépourvu de toute ironie.

demeure inflexible, d'autant plus qu'aux termes du règlement établi d'un commun accord, chacun doit à tour de rôle faire l'éloge du convive placé à sa droite, et Socrate est maintenant décidé à faire l'éloge d'Agathon. Et qu'Alcibiade le jaloux n'aille point en prendre ombrage : « και μή φθονήσης τῷ μειρακίῳ ὑπ' ἐμοῦ ἐπαινεθῆναι ». Entraîn, bonne humeur, alacrité légère, joies de l'amitié : Dionysos, c'est certain, anime les répliques et les gestes, sans que nul cependant se permette fût-ce l'ombre d'une vulgarité. Imaginerons-nous, comme nous y inviterait Élien, un Agathon en pleine maturité? Que reste-t-il alors de cette scénette esquissée avec tant de vérité? Un marivaudage sans ailes, et d'un goût douteux, avec tous les sous-entendus dont il faut bien accompagner le mot *μειράκιον* pour en justifier l'emploi : sarcasme inélegant, blessant pour l'intéressé. Rien ne nous paraît plus étranger au ton du passage que

... la pointe assassine,
l'esprit cruel et le rire impur
qui font pleurer les yeux de l'azur...

Platon observait par avance la consigne donnée par Verlaine : point d' « ail de basse cuisine » dans notre *Banquet*¹!

1. L. Robin a pensé, avec d'autres éditeurs, qu'Aristophane, tenu pour l'un des responsables de la condamnation de Socrate, était en butte, dans le *Banquet*, à « une animosité rancunière et acerbe, encore que voilée », de la part de Platon. C'est, à notre avis, un contre-sens, et nous partageons sur ce point l'opinion, raisonnable, de G. Daux, Sur quelques passages du *Banquet* de Platon, *R. É. G.*, 55, 1942, p. 237-258 : un courant d'allégresse anime d'un bout à l'autre le dialogue ; ni amertume ni sarcasmes ne viennent ternir la pureté de cette prose ailée.

De même, nous semble-t-il, L. Robin se méprend sur les intentions de Platon, en faisant du médecin Éryximaque un pédant ridicule, « l'ancêtre de Diafoirus ». La littérature française, dès le Moyen Âge avec le *vilain mire* et jusqu'à nos jours avec le docteur Knock de Jules Romains, a trouvé dans la médecine une source intarissable de thèmes satiriques. Mais tel n'est pas le cas de la littérature grecque. Pour les Grecs, bien loin d'être un personnage de comédie, le *ιατρός* est éminemment respecté comme exerçant un art éminemment respectable, une *τέχνη* tout entière vouée au bien véritable de l'homme, fût-ce au prix de quelques souffrances préalables et parfois même contre le gré du patient. A ce titre, le médecin est aux yeux de Platon comme l'image du philosophe, le modèle que devraient suivre rhéteurs, poètes et sophistes. Un « Éryximaque-Diafoirus » serait un *hapax* chez les Grecs ; sa présence paraîtrait déplacée dans cette réunion de gens d'esprit conviés par l'élégant Agathon.

En réalité, le discours d'Éryximaque, tout en contribuant à faire progresser le dialogue dans le sens voulu par Platon, est essentiellement un *jeu littéraire* que le philosophe nous présente comme tel. Sorte de surenchère sur les deux discours précédents, il en grossit le caractère non philosophique tel que l'analysera Socrate (*198 d-e*), nous en fait voir comme à la loupe le défaut fondamental. C'est là, si l'on veut, son aspect *utilitaire*, qui ne doit pas faire oublier l'autre aspect, tout aussi important, celui du *jeu*. Nul, et l'orateur moins que personne, ne songe à prendre à la lettre les opinions défendues par Éryximaque, encore que le fond n'en soit point sot. Avant tout comptent la verve, le brio dans le pastiche, la virtuosité à tenir une vraie gageure devant un public de fins lettrés capables de l'apprécier, dans cette unanimité complice que créent l'amitié, la joie, la communauté de culture et de goûts. Éryximaque passe en revue les différentes disciplines de cette culture avec l'humour teinté d'impertinence qui caractérise, pourquoi ne pas employer le mot, le « khânular » universitaire. Dans ce divertissement du philosophe, nous reconnaissons moins le ton de Molière que celui des *Copains* de Jules Romains.

En revanche, Socrate, âgé en 416 d'environ cinquante-trois ans, s'adressant à Alcibiade, qui à la même époque a trente-cinq ans, peut fort bien, sans être offensant, appeler *μειράκιον*, « jouvenceau », un homme déjà célèbre qui n'a doublé que de peu le cap de ses vingt ans. Taquinerie d'ainé plaisantant un cadet sur son air de grande jeunesse, tout en soulignant avec esprit et gentillesse la remarquable précocité de son talent. En arrivant dans la salle du banquet, Socrate n'avait pas manqué d'en faire compliment à son hôte (175 e) : « ἡ μὲν γὰρ ἐμὴ [σοφία] φαύλη τις ἂν εἴη, ἢ καὶ ἀμφοισθητήσιμος ὡσπερ ὄναρ οὖσα, ἡ δὲ σὴ λαμπρά τε καὶ πολλὴν ἐπίδοσιν ἔχουσα, ἣ γε παρὰ σοῦ νέου ὄντος οὕτω σφόδρα ἐξέλαμψε καὶ ἐκφανῆς ἐγένετο πρόφην ἐν μάρτυσι τῶν Ἑλλήνων πλέον ἢ τρισμυρίας. ». La traduction de L. Robin ne laisse pas d'être ambiguë : « Mon savoir, vois-tu, a toutes chances d'être un maigre savoir, si même il n'est pas, tel un rêve, d'une réalité discutable. Le tien est éclatant, et capable de se développer amplement, puisque dès la jeunesse il a rayonné de toi avec une pareille puissance et qu'avant-hier il a eu pour témoins de sa manifestation plus de trente mille d'entre les Grecs. »

Il nous semble d'abord qu'on doit rattacher à l'adverbe *πρόφην* le verbe *ἐξέλαμψε* tout comme l'expression *ἐκφανῆς ἐγένετο* : c'est bien évidemment la veille, au théâtre, que le génie d'Agathon, qui abordait la scène *pour la première fois*, a soudainement brillé de tous ses feux, s'est révélé aux Grecs assemblés. Dès lors, *νέου ὄντος*, dans son contexte, ne peut avoir d'autre sens que « jeune comme tu es » (maintenant, au moment où je te parle), « jeune comme te voilà ». Le poète est encore dans la fleur de l'âge ; c'est pourquoi Socrate, dont l'urbanité, narquoise à l'occasion, ne cesse jamais d'être délicate, peut sans manquer de tact évoquer les espoirs que son jeune talent autorise *pour l'avenir*, les grands progrès qu'on peut encore en attendre (*πολλὴν ἐπίδοσιν ἔχουσα*) : « ton talent est étincelant et promet de s'amplifier beaucoup encore puisque, jeune comme tu es, il a rayonné de toi avec tant de vigueur et s'est révélé, avant-hier, sous les yeux de trente mille Grecs et plus ».

Νεανίσκος, *μειράκιον*, *νέος*, cette insistance de Platon à rappeler la jeunesse d'Agathon serait vraiment insolite si son âge était la trentaine, c'est-à-dire approximativement l'âge moyen de la plupart des convives, Phèdre, Aristophane, Alcibiade, et Pausanias sans doute, *έρaste* d'Agathon¹. A moins de prêter à Platon une intention d'insolence assez discourtise et, répétons-le, qui n'est pas du tout dans la note du dialogue, nous devons prendre les mots grecs avec le sens qui, dans ce contexte, est le leur : pour Platon, Agathon est un tout jeune homme, et le philosophe insiste sur cette jeunesse qui rend plus remarquable la consécration précoce de sa célébrité.

Il est d'ailleurs d'autres passages du *Banquet* où l'on sent bien, malgré l'absence d'allusion claire à l'âge du poète, qu'Alcibiade ou Socrate s'adressent à un interlocuteur encore très jeune : « Moi qui t'ai vu », dit par exemple

1. Sur l'âge de Phèdre dans le *Banquet*, cf. ci-dessous, p. 221.

Socrate à Agathon (194 b), « moi qui t'ai vu si brave et si fier quand tu montais sur l'estrade avec tes acteurs, regardant bien en face un si nombreux public au moment de lui présenter une œuvre de toi, sans te laisser troubler le moins du monde. » Il nous semble que le ton légèrement protecteur du compliment, où perce une pointe d'ironie amusée, se comprend mieux s'il s'adresse à un νεανίσκος plutôt qu'à un ἀνὴρ. Et de même Alcibiade, ayant confessé les ennuis et la sujétion où l'a jeté sa passion pour Socrate, en tire la morale à l'intention d'Agathon (222 b) : « Que nos mésaventures personnelles te servent de leçon et tiens-toi sur tes gardes, de peur de ressembler au marmot du proverbe qui rien n'apprend qu'à ses dépens », « ὡσπερ νήπιον παθόντα γυνῶναι » (trad. Robin). Ainsi, que bébé Agathon se le tienne pour dit : gare à Socrate, le Silène charmeur, l'infatigable chasseur de beaux garçons ! Le conseil est intéressé : Alcibiade le jaloux redoute que les séductions du bel Agathon ne laissent point Socrate insensible : « ces paroles d'Alcibiade prêtèrent à rire, car il avait bien l'air d'être toujours un amoureux constant de Socrate ». Mais, intéressé ou non, cet avis viendrait bien tard si Alcibiade parlait à un homme de trente-deux ans, presque du même âge que lui, donc susceptible d'avoir appris à connaître Socrate par sa propre expérience. L'avertissement n'a de valeur que pour un débutant. Et si Agathon inquiète la jalousie d'un Alcibiade en pleine maturité, au faite de sa gloire, n'est-ce point que « brillant et frais comme une fleur..., sentant bon le smilax, l'insouciance et le peuplier blanc qui perd ses chatons », le poète possède la seule arme redoutable qu'Alcibiade ne puisse plus lui opposer, une jeunesse au charme encore adolescent ? Et le νήπιον du proverbe exprime bien ici le dépit voilé que ce charme éveille.

* * *

Νεανίσκος en 417-416, Agathon l'était encore en 411, lorsque Aristophane fait de lui un personnage épisodique des *Thesmophories* (v. 134-136) :

Καὶ σ', ὦ νεανίσκ', εἴ τις εἶ, κατ' Αἰσχύλον
ἐκ τῆς Λυκούργειας ἐρέσθαι βούλομαι
ποδαπὸς ὁ γύννης;

Et toi, ô jouvenceau — si jouvenceau il y a ! —,
avec les mots d'Eschyle en sa *Lycourgéia*
je te veux questionner : d'où vient ce femmelin ?

Selon la chronologie admise, le νεανίσκος aurait en 411 entre trente-six et trente-sept ans ! Or, la formule εἴ τις εἶ, le contexte le prouve, n'introduit pas un doute sur l'âge réel du « jouvenceau », mais sur son sexe ! Ce personnage imberbe, affublé d'une longue robe, d'une « crocote », d'un châle, coiffé d'une résille et portant même un soutien-gorge, cette créature qui fredonne des « arabesques de fourmi » en s'accompagnant du barbiton, est-ce un homme ? est-ce une femme ? Le parent d'Euripide croit apercevoir

d'abord la courtisane Cyrène en personne ! Autant que son accoutrement, le physique du poète justifie la méprise :

εὐπρόσωπος, λευκός, ἐξυρμημένος,
 γυναικόφωνος, ἀπαλός, εὐπρεπέης ἰδεῖν.

minois joli, teint blanc, tout rasé, voix de femme,
 délicat, l'air charmant... (vers 191-192).

Le parent d'Euripide est long à revenir de sa surprise. Il multiplie les questions (v. 141) :

Σὺ τ' αὐτός, ὦ παῖ, πότερον ὡς ἀνὴρ τρέφει;

Toi-même, mon garçon, t'élève-t-on en homme?

Plutôt que d'imaginer un παῖς approchant de la quarantaine, il est plus simple de reconnaître qu'Aristophane apporte sa caution au témoignage de Platon. Rien, absolument, si l'on s'en tient aux textes, ne permet de supposer que le poète Agathon figurait soit dans les *Thesmophories*, soit dans le *Banquet*, sous les apparences d'un homme déjà mûr. Bien au contraire, les épithètes, les noms dont on l'appelle, aussi bien que le ton général des deux œuvres, suggèrent qu'en 416, et encore en 411, il était un νεανίας ou, si l'on veut, en raison d'une fraîcheur imberbe qui appelait le diminutif, un νεανίσκος. On ne saurait objecter que sa gloire, en ce cas, eût été fort précoce. Dans une carrière littéraire, la jeunesse, loin de nuire à la célébrité, en avive souvent l'éclat. Il serait aisé d'alléguer tel exemple remarquable parmi nos écrivains contemporains. Dans l'Athènes antique, les μειρακύλλια n'attendaient pas non plus le nombre des années pour affronter le jugement d'un public difficile : Aristophane avait déjà produit trois pièces sous le nom de Kallistratos lorsque, âgé d'environ vingt ans, il fit représenter pour la première fois sous son propre nom une comédie, *Les Cavaliers*, avant d'en venir, oublieux de ce précédent, à juger sévèrement les petits « freluquets » impatients qui, tels une volée d'hirondelles, venaient pépier sur les tréteaux¹ !

* * *

Ici se pose un nouveau problème. Rajeuni par nos soins d'une dizaine d'années, Agathon se trouverait âgé d'environ quatre ans à l'époque où Platon le représente, en 432, parmi les auditeurs de Protagoras, et déjà l'aimé de Pausanias ! Il reste donc à examiner si la date de 432, habituellement attribuée à la scène du *Protagoras*, peut être encore défendue. Nous ne le croyons pas.

1. *Grenouilles*, vers 90-95. Rappelons que Ménandre fit représenter sa première comédie en 321, ἔτι ἔφηδος ὢν (Kaibel, *Fragm.*, p. 9). Sans doute en fut-il de même pour un autre poète comique, apparemment Ameinias (*I. G.* 11² 2323), en 311 ; cf. Pickard-Cambridge, *Dramatic Festivals of Athens*, p. 85.

Le texte du *Protagoras* contient deux indications chronologiques :

1^o Les fils de Périclès, Paralos et Xanthippe, assistent à l'entretien (315 a). Or, ils furent tous deux victimes de la peste en 429¹. Le dialogue doit donc être antérieur à 429.

2^o Protagoras, au cours de la discussion, cite une comédie de Phé-récrate, les *Sauvages*, qui fut représentée, précise-t-il, aux Lénéennes, πέρυσιν (327 d). Or, la date de cette représentation nous est connue : elle eut lieu en l'année 421-420. Le dialogue doit donc être postérieur à 420.

De deux indications de temps contradictoires, l'une est forcément anachronique. Comme Agathon, qualifié de νέον τι ἔτι μειράκιον (351 d), était censé être né vers 448, on tint pour vraisemblable que l'anachronisme était la mention de la comédie et l'on plaça l'entretien avant la mort des fils de Périclès, vers 432².

Pour élucider un problème de ce genre, on ne doit pas oublier que les dialogues de Platon sont des fictions littéraires que leur auteur, pour leur donner un air de réalité, s'efforce de situer dans le temps en prenant pour point de départ, pour prétexte, un fait divers historique, institution d'une fête religieuse (*République*, *Ion*), victoire d'un poète au théâtre (*Banquet*) ou passage dans Athènes d'un sophiste fameux (*Protagoras*). Une fois ce point de départ admis, il s'ensuit que les personnages du dialogue ont, à l'époque choisie, un âge déterminé : l'auteur leur prête le comportement, les propos convenables à leur condition comme à leur âge. Par conséquent, lorsqu'il y a contradiction dans un dialogue entre deux données chronologiques, on doit se fonder, pour déceler l'anachronisme, moins sur des données historiques extérieures au dialogue que sur les indications littéraires internes. L'auteur nous fait connaître par elles quel âge avaient ses personnages à la date qu'il a choisie pour leur entretien ; et c'est à partir de cet âge, lorsque le personnage nous est historiquement connu, que nous pouvons espérer, à notre tour, situer le dialogue dans le temps et faire le départ entre les détails anachroniques et ceux qui ne le sont pas.

Appliquons cette méthode au *Protagoras*. Puisque nous nous trouvons devant deux dates, 432 environ et 419, voyons laquelle s'accorde le mieux au caractère et aux propos des interlocuteurs. En 432, Protagoras a cinquante-trois ans environ³, Alcibiade dix-neuf, Socrate trente-huit, Agathon seize ans selon la chronologie traditionnelle, environ quatre ans selon celle que nous proposons.

1. Selon Plutarque, *Périclès* 36, et Protagoras cité par Plutarque, *Consolatio ad Apollonium*, p. 118, e-f.

2. Cf. l'introduction de A. Croiset et L. Bodin à *Protagoras* (Collection des Universités de France).

3. Ces chiffres sont approximatifs, les dates de naissance de Protagoras et de Socrate n'étant pas connues avec exactitude. Protagoras est mort vers 411, après avoir enseigné pendant plus de quarante ans (*Ménon*, 91 e).

En 419, Protagoras a soixante-six ans, Alcibiade trente-deux, Socrate cinquante et un, Agathon, selon le cas, vingt-neuf ou dix-sept ans.

Écoutons d'abord les propos de Protagoras :

317 c. « Voilà bien des années que j'exerce mon art (πολλά γε ἔτη ἤδη εἰμι ἐν τῇ τέχνῃ) ; le total de mes ans est considérable (τὰ ξύμπαντα πολλά μοί ἐστιν) et il n'est pas un de vous dont mon âge ne me permit d'être le père. » Les éditeurs sont fort embarrassés pour justifier ces propos de patriarche dans la bouche d'un homme de cinquante-trois ans : « Si la scène se passe bien en 432 », notent A. Croiset et L. Bodin, Protagoras « n'aurait encore que cinquante-trois ans¹ ». La solution du problème nous paraît d'autant plus évidente que Platon insiste à plusieurs reprises sur le grand âge du sophiste. Socrate répond à Protagoras qu'il vient d'aborder avec déférence (318 b) : « Toi-même, malgré ton grand âge (τηλικούτος ὢν) et toute ta science, si l'on t'enseignait une chose ignorée de toi, tu y gagnerais. » Au moment d'exposer ses idées, Protagoras laisse à son auditoire le choix de la forme sous laquelle il le fera : discours suivi (λόγος) ou conte allégorique à la façon d'un vieillard parlant à des jeunes gens (ὡς πρεσβύτερος νεωτέροις μῦθον λέγων)? Au cours de la discussion, il allègue l'expérience de toute une vie (331 d) « πάντα τὸν ἄλλον βίον τὸν ἐμόν ». Les hommes inclinent à taire leur âge lorsqu'ils vieillissent, et ne s'en font gloire que lorsqu'ils ont vieilli. Le personnage de Protagoras nous paraît plus vrai, plus cohérent, si nous l'imaginons, à soixante-six ans, parvenu comme Céphalos dans la *République*, ἐπὶ γήραος οὐδῶ. Socrate lui témoigne de véritables égards, bien différents du respect ironiquement affecté dont il entoure un Hippias ou un Gorgias. Et le sophiste, au moment de clore l'entretien, complimente Socrate avec cette autorité sereine que lui confère, autant que sa science, le grand nombre de ses années.

Examinons maintenant le cas d'Alcibiade. Le dialogue débute par un vif préambule : « D'où sors-tu, Socrate? », demande un ami qui entreprend aussitôt de taquiner le philosophe : « N'est-ce point, bien évidemment, de donner la chasse à la beauté d'Alcibiade? Pourtant, moi qui l'ai vu pas plus tard qu'hier, je l'ai trouvé bel homme encore (καλὸς μὲν ἐφαίνετο ἀνὴρ ἔτι), mais tout de même un homme (ἀνὴρ μέντοι), Socrate, soit dit entre nous, avec cette barbe, maintenant, qui lui remplit tout le menton! » — « Et puis après? », riposte Socrate avec bonhomie ; « Homère, dont tu es grand admirateur, n'a-t-il pas dit que l'âge le plus charmant était celui de la barbe, l'âge d'Alcibiade présentement? » — « C'est bon! Présentement donc, est-ce que tu viens de le quitter? Et quels sont à ton égard les sentiments du jeune homme (πῶς πρὸς σε ὁ νεανίας διακεῖται)? »

Rappelons qu'en 432, date présumée de l'entretien, Alcibiade, né en 451, est âgé de dix-neuf ans. Alors, n'est-ce pas véritablement une gageure? La chronologie traditionnelle qui, dans le cas d'Agathon, nous obligeait à admettre qu'on pouvait, à trente-deux ans, être appelé νεκίσκος, μεϊράκιον,

1. A. Croiset et L. Bodin, *Protagoras*, p. 343, n. 1 (c'est nous qui soulignons).

νέος et παῖς, cette même chronologie voudrait nous faire considérer comme un homme fait (άνηρ deux fois répété) et encore en beauté, comme un homme bien conservé, un jeune homme de dix-neuf ans ! A vrai dire, en ce cas, le badinage de l'ami de Socrate ne se comprend plus guère, à moins que l'on ne force le texte : « Homère, dont tu es l'admirateur, n'a-t-il pas dit que l'âge le plus aimable était celui de la première barbe, l'âge même d'Alcibiade », traduisent A. Croiset et L. Bodin. C'est, en effet, ce que dit Homère (*Iliade*, XXIV, vers 348) :

Βῆ δ' ἰέναι κούρω αἰσθητῆρι ἔοικώς,
πρῶτον ὑπηγήτη, τοῦ περ χαριεστάτη ἦδη.

« Il marche sous l'aspect d'un jeune adolescent à la barbe naissante, dans toute la beauté de cet âge charmant¹. »

Mais ce n'est pas ce que dit *Socrate*. Celui-ci justement, et non sans intention, a supprimé de sa paraphrase le πρῶτον qui ne s'appliquait pas à la situation présente d'Alcibiade. En réalité, l'ami de Socrate veut dire non point qu'Alcibiade en est à sa première barbe, mais qu'au lieu d'être imberbe ou rasé, comme les jeunes gens, il porte maintenant la barbe longue à la façon des hommes mûrs². Un passage parallèle de l'*Eroticos* de Plutarque (770 c)³ confirme cette interprétation : ἔφη γάρ [sc. Εὐριπίδης] Ἀγάθωνα τὸν καλὸν ἤδη γενειῶντα περιβάλλον καὶ κατασπαζόμενος ὅτι τῶν καλῶν καὶ τὸ μετόπωρον καλόν, « (Euripide) en effet, déclarait en embrassant et caressant le bel Agathon, qui déjà portait la barbe, que la beauté reste belle même en son automne ». Puisque Agathon est parvenu à son μετόπωρον, ἤδη γενειῶντα ne peut faire allusion à sa première barbe : le verbe employé, en ce cas, serait plutôt γενειάσκειν (*Banquet*, 181 d). Imberbe alors qu'il était un νεανίσκος, dans les *Thesmophories*, par exemple, Agathon, devenu άνηρ, porte la barbe longue ; son physique, son âge, ne correspondent plus à ceux d'un éromène tel qu'on l'imagine habituellement. D'où le caractère insolite de la tendresse d'Euripide pour Agathon, de l'attachement de Socrate pour Alcibiade. D'où les taquineries de son ami : comment ? Socrate donne la chasse, encore, à la beauté d'Alcibiade ? Celui-ci pourtant n'est plus en âge de jouer le rôle de gibier ! Concédonz qu'il est bien conservé ; mais tout de même, à trente-deux ans, c'est un homme, avec une si grande barbe ! Socrate, malicieux, riposte par une citation incomplète de l'*Iliade*, sachant bien que le sens de son omission n'échappera point à un bon connaisseur d'Homère. Effectivement, celui-ci n'est pas dupe et, narquois, s'inquiète des sen-

1. Traduction de R. Flacelière, dans l'édition de la Pléiade.

2. J. Labarbe, *L'Homère de Platon*, p. 260-262, a donné un excellent commentaire de ce passage : « Ainsi, l'expurgation du vers homérique et la généralisation qu'elle entraîne sont une amusante tricherie par le moyen de laquelle Alcibiade continue d'appartenir à une catégorie remarquable d'où son âge et son aspect physique devraient normalement l'exclure » (p. 262).

3. R. Flacelière, éd. de Plutarque, *Eroticos* (Annales de l'Université de Lyon, 3^e section, fasc. 21).

timents du « νεανίας », ce « jeune homme » un peu mûr et abondamment barbu !

Le comportement du « νεανίας » dans le cours du dialogue révèle d'ailleurs son âge véritable. Protagoras est un personnage imposant : tandis qu'il se promène sous le portique de la cour, dans la maison de Callias, l'auditoire subjugué qu'il entraîne à sa suite (comme Orphée les animaux !) danse autour de lui un véritable ballet de la déférence (315 a-b). Le jeune Hippocrate, un νεανίσκος, n'ose aborder le fameux sophiste et supplie Socrate de le présenter. Seules quelques « personnalités » se permettent d'intervenir épisodiquement dans la joute qui oppose Protagoras à Socrate : Callias, qui est l'hôte, Critias, tuteur de Charmide en 432, donc dès cette époque un ἀνὴρ, Hippias et Prodicos, très conscients de mériter leur célébrité de professeurs, Alcibiade enfin. Alors que les νέοι, Hippocrate ou Agathon, se gardent de souffler mot, Alcibiade parle avec l'autorité d'un arbitre : il approuve le point de vue de Socrate, sans ménagements excessifs pour la susceptibilité de Protagoras (336 c) ; il coupe court, avec fermeté, à une tentative d'Hippias qui voudrait placer un discours, « très intéressant », de son cru (347 b) ; lorsque Protagoras, un peu piqué de l'embarras où le mettent publiquement les questions habiles de Socrate, cherche à se dérober, Alcibiade ne se gêne pas pour lui faire honte et lui dire tout net le fond de sa pensée (348 d). Dans le contexte du dialogue, de tels propos dépasseraient les limites que la σοφροσύνη assigne à la réserve d'un jeune homme bien élevé. Dits sur ce ton, ils ne se conçoivent que prononcés par un homme que sa maturité autorise à les tenir.

Ajoutons encore ceci : dans cette « comédie humaine » que sont les dialogues de Platon, et quelle que puisse être la date réelle de leur composition, le *Protagoras* et le *Banquet* ont comme un air de parenté ; tout se passe comme si l'auteur avait voulu suggérer que les deux événements se sont déroulés à des dates assez voisines. Sur les sept protagonistes du *Banquet*, six figurent déjà dans l'auditoire de Protagoras : Socrate, Alcibiade, Agathon, Pausanias, Phèdre et son médecin Éryximaque. Seul Aristophane manque à l'appel. D'une œuvre à l'autre, des motifs, des mouvements se font écho : il est une beauté de la science comme il est une beauté physique, et Protagoras fait aisément oublier les charmes d'Alcibiade (*Prot.*, 309 c, d) ; tel est le thème essentiel de la « révélation » de Diotime dans le *Banquet* (209-212) ; les honnêtes gens n'ont que faire de joueuses de flûte et autres distractions vulgaires : les ressources de leur esprit suffisent à l'animation d'un *symposion* (*Prot.*, 347 b-348 ; *Banquet*, 176 e) ; Socrate utilise, à des fins différentes, la même citation d'Homère (*Prot.*, 348 d ; *Banquet*, 174 d) ; il feint de soutenir une énormité et de se faire rappeler à l'ordre (pas de blasphème !) par un interlocuteur fictif (*Prot.*, 330 d ; *Banquet*, 201 e). Il n'est pas jusqu'aux deux schémas d'exposition qui, dans leurs grandes lignes, ne présentent un certain air de familiarité : double prologue (rencontre de Socrate et d'un ami, récit de l'arrivée chez Callias ; rencontre d'Apollodore et d'Aristodème, récit de l'arrivée chez Agathon), mythe et discours (mythe d'Épiméthée et discours suivi sur le thème : que la vertu

peut s'enseigner; mythe des androgynes et divers discours suivis sur l'Amour), reprise du problème par Socrate. Le parallélisme ne saurait évidemment être soutenu jusque dans le détail, et nous ne prétendons pas que ces « correspondances » littéraires aient en elles-mêmes une valeur chronologique. Mais le fait que d'une œuvre à l'autre se retrouvent les mêmes personnages — même si leur rôle est très différent — une certaine unité de ton, notamment dans la comédie qui atteint rarement, dans les autres dialogues et de façon aussi soutenue, ce degré d'exquise finesse, de verve, d'ironie légère, de vérité nuancée par les ressources d'un art particulièrement délicat, tous ces détails contribuent à renforcer la conviction — fondée sur l'étude critique des textes — que la scène du *Protagoras*, dans l'esprit de Platon, est chronologiquement voisine de celle du *Banquet*, donc qu'elle se situe, comme l'auteur semble avoir voulu nous l'indiquer par la mention d'une comédie connue, en 419, deux ou trois années avant la victoire d'Agathon. Observons encore que la comédie de Phérécrate n'est pas simplement citée : Platon la date expressément, *πέρυσιν, ἐπὶ Ἀθηναίῳ*. La présence des fils de Périclès, au contraire, est motivée par les besoins — intemporels — de la thèse exposée : au moment où Socrate prétend que la vertu ne saurait s'enseigner, quel plus bel exemple à l'appui de sa théorie que le cas de ces deux écervelés (*ἄλθῆτοι*, nous dit-il, dans le *Premier Alcibiade*, 118 d-e), fils du grand démocrate qui fit cependant tout ce qui était en son pouvoir pour les bien instruire (319 e-320 b)? Ce cas lui paraît si probant qu'il le cite à trois reprises pour illustrer cette même idée : dans le *Protagoras*, dans le *Premier Alcibiade*, et encore dans le *Ménon*¹. L'anachronisme, selon toute vraisemblance, est donc la mention des fils de Périclès, non celle de la comédie de Phérécrate.

Une dernière remarque enfin : en assignant au *Protagoras* la date de 419, on élimine une difficulté concernant le personnage de Phèdre dans le dialogue qui porte son nom. La scène de ce dialogue se situe aux environs de 410. Or, Phèdre de Myrrhinonte figure déjà, nous l'avons vu, parmi les auditeurs de Protagoras (315 c). Platon ne nous disant point qu'il est encore très jeune (comme il le fait pour Agathon, 315 d), on peut raisonnablement imaginer que Phèdre est âgé, au minimum, de dix-huit à vingt ans, à la date présumée de l'entretien; si cette date est 432, il s'ensuit qu'en 410 Phèdre, interlocuteur de Socrate, frise la quarantaine, si même il ne l'a pas dépassée. Certes, nous reconnaitrons volontiers, avec L. Parmentier, que celui-ci n'est plus à cette date un *μειρόκιον*², un tout jeune homme, mais la lecture du dialogue ne laisse pas non plus l'impression qu'il s'agisse d'un quadragénaire : « The only circumstance difficult to reconcile with a dramatic date about 410 is the age of Phaedrus », écrit R. Hackforth³, aussi

1. *Premier Alcibiade*, 118 d-e; *Ménon*, 94 a-b.

2. L. Parmentier, L'âge de Phèdre dans le dialogue de Platon, *Association G. Budé*, janvier 1926, p. 8-21. Les conclusions de cet excellent article sont faussées du fait que l'auteur accepte la date de 432 habituellement assignée au *Protagoras*.

3. R. Hackforth, *Plato's Phaedrus*, Cambridge, 1952, p. 8 : *the dramatic date*.

embarrassé que l'est L. Robin par une chronologie qui vieillit Phèdre bien plus que ne le permet le texte de Platon. « This however should not trouble us : Robin is surely right in saying that Plato is *peu soucieux de ces scrupules chronologiques*. » Nous croyons au contraire que, si Platon admet l'anachronisme (moins souvent toutefois qu'on ne le dit) touchant des événements ou des personnages historiques en quelque sorte extérieurs aux dialogues, il fait suivre à ses protagonistes — Alcibiade par exemple — lorsqu'ils reparaissent de l'un à l'autre de ces petits drames fictifs, une carrière chronologiquement cohérente. Certes, nous admettrons que, dans leur contexte, les termes de νέος, παῖς et νεανίας appliqués à Phèdre par Socrate n'ont pas de valeur absolue¹ : lorsqu'il dit, en 275 b, ὑμεῖς οἱ νέοι, « vous, les jeunes », Socrate se borne à opposer deux générations, la sienne et celle de Phèdre, ce qui n'autorise aucune appréciation sur l'âge des νέοι. En 257 c, le « ὁ νεανίας » adressé à Phèdre prend évidemment, dans son contexte, une valeur de taquinerie : seul un esprit « jeune » peut prendre au sérieux cette injure de « logographe » décochée à Lysias par un politicien : « comme cent fois ailleurs, νεανίας est employé au figuré pour indiquer chez une personne de n'importe quel âge la naïveté, l'irréflexion, l'audace, ou tout autre qualité qui est d'ordinaire le propre de la jeunesse² ». Enfin, ce terme de παῖς dont Socrate appelle Phèdre à plusieurs reprises n'est pas dû seulement au fait que Phèdre « est un grand enfant » (Parmentier) : il est la conséquence d'une convention du dialogue, selon laquelle Phèdre est censé tenir la place du παῖς fictif auquel Lysias, puis Socrate, adressent leur discours sur l'Amour³. Ceci dit, il reste que le caractère de Phèdre tel qu'on peut le déduire d'une analyse du dialogue, ses élans, ses enthousiasmes, la façon dont Socrate, gentiment, le joue avec de faux vers d'Homère (252 b-c), une fausse épigramme (264 d), un faux mythe grec (259 b-e), enfin un faux mythe égyptien (274 c-275 b) dont, cette fois-ci, Phèdre n'est plus dupe, tout cela ne convient guère à une quarantaine que l'on imagine plus rassise. Platon « wants a Phaedrus who is young enough still to possess an indiscriminate Schwärmerei for rhetoric⁴ ». Si l'on place, comme nous le proposons, le Protagoras en 419, Phèdre, en 410, âgé de vingt-six à vingt-huit ans, répond tout à fait à l'idée que le texte du dialogue veut nous donner de lui.

Concluons : Μειρόκιον en 419, lorsqu'il écoutait Protagoras dans la maison du riche Callias, Agathon naquit sans doute entre 440 et 436 ; il avait une vingtaine d'années en 417-416, date de sa première victoire. Platon, qui connaissait bien son Aristophane, semble avoir voulu illustrer dans le

1. L. Parmentier, *l. l.*, p. 14.

2. L. Parmentier, *l. l.*

3. 243 e, Socrate : « Où est donc passé ce jeune garçon à qui s'adressait mon discours? Il faut qu'il entende cela aussi. S'il ne l'entendait pas, peut-être prendrait-il les devants et donnerait-il ses faveurs à l'homme qui n'aime pas. »

Phèdre : « Il est là près de toi, Socrate, tout près, toujours à tes côtés et tant que tu voudras. »

4. R. Hackforth, *Plato's Phaedrus*, p. 8.

Banquet ce vers que le comique met dans la bouche du jeune poète :

“Ομοια γὰρ ποιεῖν ἀνάγκη τῇ φύσει,

... car nécessairement

chacun doit composer des œuvres à son image.

« Νεώτατος θεῶν... ἀλλά φημι νεώτατον αὐτὸν εἶναι θεῶν καὶ αἰεὶ νέον... Νέος μὲν οὖν ἐστὶ... Νεώτατος μὲν δὴ... καὶ ἀπαλώτατος... εὐανθῆς τε καὶ εὐώδης... ποιητῆς ὁ Ἔρωσ ἀγαθός... » (195-197 c), Agathon dans la fleur de sa jeunesse n'est-il pas la vivante incarnation de l'Amour selon les corps, au moment où Socrate va incarner l'Amour le plus haut, l'Érôs spirituel qui ouvre toutes grandes les portes de la Philosophie?

* * *

Revenons pour terminer sur l'affirmation d'Élien. Il est très intéressant de la comparer au passage de l'*Eroticos* de Plutarque, précédemment cité. Plutarque s'efforce de prouver que l'amour « normal », l'amour conjugal, l'emporte sur l'amour des garçons au moins par la constance : « Pour en revenir à l'amour des garçons, sais-tu que son inconstance provoque beaucoup de blâme et de raillerie? On dit qu'un poil suffit pour couper cette liaison en deux, comme un œuf, et que les amoureux des jeunes gens ressemblent à ces nomades qui campent au printemps dans une région verdoyante et fleurie, puis, cette saison une fois passée, en sortent comme d'un territoire ennemi. Plus crûment encore, le philosophe Bion disait que les poils des beaux garçons sont autant d'Harmodios et d'Aristogiton qui, en grandissant, délivrent les amants d'une belle tyrannie! A vrai dire, il est injuste d'adresser ce reproche aux véritables amants, et l'on connaît ce mot charmant d'Euripide, qui disait en donnant des baisers et des caresses au bel Agathon qui avait déjà de la barbe : « La beauté reste belle même en son automne. » Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'amour des femmes honnêtes non seulement ne connaît pas d'automne et conserve toujours sa vigueur même parmi les cheveux blancs et les rides, mais encore subsiste jusqu'au cercueil et à la tombe » (770 b-c)¹. Il n'est pas question, dans Plutarque, d'un Agathon quadragénaire; le poète est très précisément à l'âge où l'on passe de la catégorie des νεανία imberbes à celle des ἄνδρες, les hommes faits, qui portent la barbe. Si la scène se passe réellement à la cour d'Archélaos, Agathon en 408 a trente ans : c'est le μετόπωρον, moins l'automne, vestibule de l'hiver, que la saison des fruits, la maturité. Si la tradition lui avait appris qu'Agathon avait quarante ans lorsqu'il enflammait encore Euripide — qui en avait, lui, en 408, plus de soixante-dix! — on peut être certain que Plutarque n'aurait pas omis un détail illustrant de façon aussi

1. Traduction de R. Flacelière, *Eroticos* (Annales de l'Université de Lyon, 3^e section, fasc. 21, p. 118-120).

remarquable la constance des véritables amants. En réalité, le τετραράκοντα ἐτῶν που γεγονόςτα nous a tout l'air d'une glose à μετόπωρον, insérée par Élien lui-même pour donner à son anecdote le maximum de piquant. Et nous préférons nous en tenir au témoignage d'Aristophane, à celui de Platon, qui purent voir de leurs yeux, dans tout l'éclat de sa jeunesse, le bel Agathon.

Jeanne et Georges Roux.
